

TRIANGULATIONS

Jean Brini

ERES | *La revue lacanienne*

2013/2 - N° 15
pages 49 à 55

ISSN 1967-2055

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanianne-2013-2-page-49.htm>

Pour citer cet article :

Brini Jean, « Triangulations »,
La revue lacanienne, 2013/2 N° 15, p. 49-55. DOI : 10.3917/lrl.132.0049

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Triangulations

Jean Brini

Psychanalyste

Dans ce qui suit, nous tentons de donner une lecture de ce qui fut un des points de bascule fondamentaux dans l'enseignement de Lacan : toute la première partie de son enseignement s'appuie en effet sur un usage de plus en plus sophistiqué de la topologie des surfaces, tore, bouteille de Klein, cross-cap et de leurs découpes, pour rendre compte des effets du signifiant sur le parlêtre. À partir de 1971, en revanche, Lacan abandonne progressivement ce recours aux surfaces pour se tourner vers la théorie des nœuds, et en particulier le nœud borroméen, dont il nous dit qu'il lui va « comme bague au doigt » pour rendre compte de sa clinique. Ce que nous tentons de pointer est la façon dont cette bascule s'effectue, notamment à travers ce qui nous semble une étape intermédiaire où l'objet *a* sans être encore coincé au centre du nœud borroméen, n'est déjà plus le résultat d'une découpe, mais bien plutôt d'un encerclement, ou encore d'une triangulation.

Où est-ce ? Où suis-je ?

Nous introduirons notre propos par un petit apologue. Le grillon est un animal qui possède la capacité d'émettre un son tel que sa provenance apparente est trompeuse : lorsque nous nous dirigeons vers le point d'où semble provenir la stridulation

familière qui bien sûr s'arrête à notre approche nous ne trouvons rien, alors que le grillon est un animal de taille assez conséquente (2-3 cm) qui habite un trou lui-même assez visible.

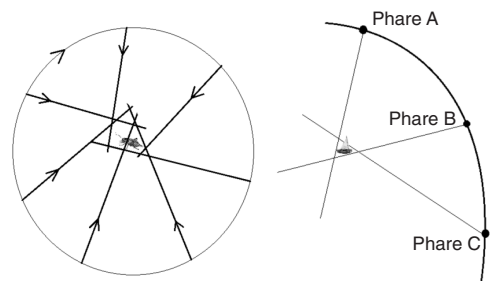


Figure 1 : Grillon et phares

La technique à utiliser, pour celui qui souhaite localiser un grillon, est une technique de triangulation [figure 1] : plutôt que se diriger vers l'endroit d'où semble provenir le son, il convient, en restant à distance, de repérer la direction d'où semble provenir le son, puis d'effectuer un mouvement tournant, autour de la source supposée du son, en gardant en mémoire la succession des directions ainsi repérées. Lorsqu'on a effectué un tour complet, la précision du repérage suffit en général pour localiser l'animal. D'une façon analogue, le navigateur qui, dans l'obscurité, le long d'une côte, sou-

haite localiser son emplacement sur une carte [figure 1], va repérer la direction de deux phares (A et B). L'intersection des deux droites correspondantes lui donnera sa position. Néanmoins, si, aux fins de vérification, il repère la direction d'un troisième phare (C), il s'apercevra le plus souvent qu'il n'y a pas stricte convergence des trois droites qu'il tracera sur sa carte. Sa localisation sera approximative et située (dans le meilleur des cas) dans un triangle délimité par les trois droites. Ces deux exemples illustrent de façon simple que les réponses aux deux questions : « Où suis-je ? » et « Où est l'objet de mon intérêt ? » sont obtenues dans la pratique par des techniques analogues. Toutes les techniques de géolocalisation, de même que les techniques visant à repérer un point de vue (pour une image : « Où était le photographe ? », pour un film : « Où était la caméra ? ») emploient les mêmes méthodes plus ou moins complexes de triangulation, qui relèvent toutes mathématiquement de la géométrie projective¹.

L'objet a encerclé

Dans le séminaire *L'objet de la psychanalyse* (1965-1966), alors qu'il s'agit pour lui de cerner ce qu'il en est de l'objet regard, Lacan propose un dispositif qui nous semble remarquablement proche des techniques mentionnées ci-dessus : lors de la leçon du 1^{er} juin 1966, il commence par rappeler que dans le tableau des Ménines, il a repéré deux lignes fondamentales² [Figure 1] :

« celle qui va du point d'horizon qui se perd, passant par la porte (le personnage qui sort) jusqu'au premier plan au pied du

grand tableau, représentant de la représentation ;

et l'autre ligne, celle qui part de l'œil de Velázquez pour s'en aller tout à fait vers la gauche, là où elle rejoint son lieu naturel, où je l'ai situé, à savoir à la ligne à l'infini du tableau. »



Figure 2 : Deux lignes qui ne se croisent pas

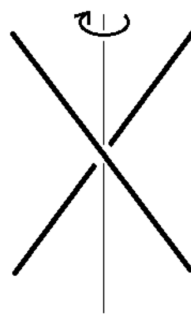


Figure 3 : Rotation des deux droites

1. Nous pouvons noter qu'à trois dimensions, les droites utilisées dans ces techniques ne se coupent plus, et qu'elles délimitent des lieux qui ne sont plus des triangles mais des polyèdres (des tétraèdres dans le cas le plus simple).
2. Dans ce repérage, effectué dans la leçon précédente, Lacan se réfère explicitement au premier chapitre du livre de Michel Foucault *Les mots et les choses*, où l'auteur procède à une analyse détaillée du tableau de Velázquez.

« [...] deux lignes qui, tout simplement, et toutes croisées qu'elles paraissent, ne se croisent pas, pour la bonne raison qu'elles sont dans des plans différents. »

Il se livre alors à une opération tout à fait abstraite, qui consiste à faire tourner sur elles-mêmes deux lignes non coplanaires autour d'une troisième [Figure 3], engendrant ainsi une³ surface qu'il identifie comme un « diabolo », c'est-à-dire un hyperboloïde de révolution [Figure 4].

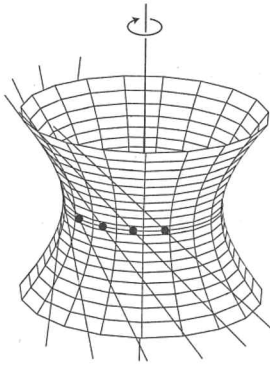


Figure 4 : Hyperboloïde de révolution

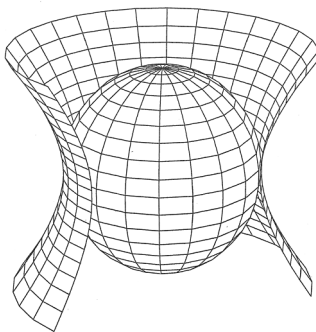


Figure 5 : La sphère lieu de l'objet *a*

« Qu'est-ce que ça veut dire un hyperboloïde de révolution ? C'est tout simplement ce qu'on obtient en faisant tourner,

“roter”, une hyperbole autour d'une ligne qu'on appelle sa dérivée. »

Et il conclut, après un rappel de la définition de l'hyperbole⁴ :

« Nous voilà donc en mesure d'illustrer quelque chose, qui est représenté par une sphère [Figure 5] qui serait caractérisée exactement, par le fait d'avoir comme diamètre la mesure de cette différence, que ceci représente quelque chose qui, à l'intérieur de cette surface hyperbolique, est juste ce qui vient passer à son point d'étroitesse maximum. Tel est, si vous voulez voir une autre représentation des rapports de *S* et de *A*, ce qui nous permettrait de symboliser d'une autre façon l'objet(*a*). »

Nous partons donc de deux traits, deux lignes toutes deux tracées dans le tableau, mais qui en réalité ne se coupent pas parce qu'elles ne sont pas dans le même plan.

Lacan repère que ces deux lignes sont ce qui fait de ce tableau un piège à regard particulièrement efficace. L'illustration qu'il donne de ce piègeage, par l'artifice de la mise en place de l'hyperboloïde de révolution, nous semble éclairante, en ceci que l'objet *a* représenté quoique non

3. Christian Fierens nous fait remarquer ce que Lacan ne précise pas dans ce passage : dans le cas général, cette opération engendrerait deux surfaces et non une seule. Pour qu'un diabolo soit engendré, il faut placer l'axe de rotation de façon bien précise, à égale distance des deux droites, et faisant le même axe avec elles.

4. L'hyperbole est définie comme l'ensemble des points tels que la différence de leur distance à deux points – les foyers – soit constante. L'objet *a* est donc figuré ici comme matérialisant cette différence.

représentable, nous dit Lacan – est ici figuré par la sphère qui passe au plus étroit de la surface engendrée.

Cette sphère peut être considérée comme la présentification de la béance qui focalise notre intérêt dans le tableau, captant ainsi notre regard presque malgré nous. Cette béance est le résultat de l'écart entre les deux lignes qui structurent le tableau :

ligne du Sujet regardant, reliant le point de fuite du tableau au pied de celui-ci ;

ligne de l'Autre allant de l'œil du peintre au point à l'infini du tableau dans le tableau.

Cette sphère matérialise aussi le fait que ces deux lignes ne sont pas dans le même plan. Il nous semble que ce « ne sont pas dans le même plan » préfigure le « ne sont pas de la même consistance », qui apparaîtra avec le nœud borroméen. Dans les deux cas, ce qui est spécifié, c'est une hétérogénéité radicale entre la ligne du Sujet et celle de l'Autre.

Cette sphère peut enfin être considérée comme la figuration de la différence constante qui préside à la construction de l'hyperboloïde, différence renvoyant, pensons-nous, à la pure différence définissant le signifiant. Deux lignes, deux visées, directement issues du langage⁵, cernent non l'objet lui-même mais son lieu, sphérique, énigmatique « creux de savoir érotique » grâce à l'existence duquel le tableau a su capter notre intérêt.

L'objet *a* coïncé et son groupe

Il nous paraît important de souligner à quel point le dispositif ici présenté par Lacan diffère de ce qu'il a pu développer précédemment pour rendre compte de

l'objet *a*. Dans les séminaires précédents, Lacan nous présente une surface, tore, bouteille de Klein ou cross-cap, dans laquelle une coupure en double boucle détache un élément mœbien décrivant le sujet divisé, et un autre élément, lambeau, haillon non spécularisable, auquel Lacan réfère l'objet *a*, inscrivant ainsi topologiquement la formule du fantasme : $S \diamond a$. L'objet est, conformément à Freud, un « petit objet pouvant être séparé du corps ».

Ici, nous avons plutôt affaire à une forme d'encerclement, de dégagement, non de l'objet lui-même, mais de son lieu, à partir de deux lignes qui le ratent toutes deux. Nous tenons cette présentation pour une préfiguration de ce que Lacan développera dans la suite de son enseignement en s'appuyant sur le nœud borroméen : non plus une découpe mais un encerclement, une véritable triangulation, désignée par Lacan comme « coïncage ».

Dans le nœud borroméen, Lacan met en jeu non plus des droites mais des consistances. Il n'est donc plus nécessaire de les supposer non coplanaires, c'est par définition qu'elles sont impénétrables l'une à l'autre, radicalement hétérogènes. L'objet *a* « surgit d'un nœud de langage⁶ », mais

5. Pourquoi issues du langage ? Parce que, comme le dit Hilbert : « En mathématiques, les figures ne sont que des formules dessinées. » Nous soutenons qu'il en va de même des mathèmes lacaniens : ils ne valent que par la combinatoire qu'ils nous permettent d'inscrire.

6. C'est le terme employé par Lacan lors de la leçon du séminaire ... *ou père* où il introduit le nœud borroméen pour la première fois, pour rendre compte de l'énoncé : « Je te demande de renoncer à ce que je t'offre parce que c'est pas ça. »

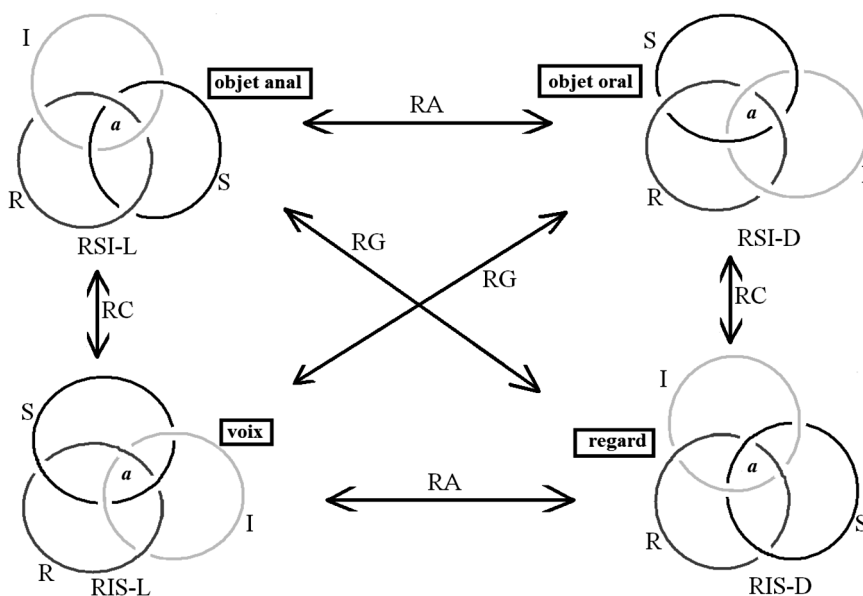


Figure 6 : Le groupe du Klein des mises à plat du nœud borroméen. Les trois transformations sont : RA : retournement d'anneau ; RC : Retournement de plan (ou en crêpe) ; RG : Retournement global

cette fois il s'agit d'un nœud à trois consistances et Lacan les nomme : ce sont les trois dit-mansions de l'espace que nous ménage le langage : Réel, Symbolique, Imaginaire. Aux deux lignes qui traversent le tableau, Lacan va en ajouter une, celle du Réel, ouvrant ainsi à un nouveau mode d'écriture pour cet insaisissable « petit objet pouvant être séparé du corps ».

Mais il y a plus : Lacan termine cette leçon du 1^{er} juin 1966 en disant : « Mais ce qu'il y a d'important, ce n'est pas cette possibilité de trouver un support structural, c'est la fonction dans laquelle nous pouvons l'inclure. [...] Nul élément ne peut avoir la fonction d'objet(*a*) s'il n'est associable à d'autres objets dans ce qu'on appelle une structure de groupe. »

Pour Lacan, l'objet *a* est multiple, quadruple, pour être précis : quatre pulsions sont associées à quatre objets⁷, et du coup se repose différemment la question de la transposition des pulsions, posée par Freud en 1925 à propos de l'équivalence (enfant pénis excrément). S'il est vrai que nous pouvons, au cours de notre vie libidinale, passer par diverses époques au cours desquelles telle pulsion antérieurement prévalente est supplantée par telle autre, le nœud borroméen peut-il nous permettre d'en écrire quelque chose ?

7. Quatre pulsions : anale, orale, scopique, invocante. Quatre objets : l'excrément, le sein, le regard, la voix.

C'est l'hypothèse que nous souhaitons maintenant soutenir, à titre de piste d'investigation.

Il est en effet troublant de constater qu'il existe quatre écritures distinctes pour un nœud borroméen mis à plat, et que ces écritures forment précisément un groupe. La figure 6 (ci-dessus) donne la structure de ce groupe.

Les quatre mises à plat sont caractérisées par :

leur giration, un nœud peut être lévogyre ou dextrogyre ;

leur ordre, RSI lorsque le rond du Réel surmonte le Symbolique qui lui-même surmonte l'Imaginaire, RIS dans le cas contraire.

Il est alors tentant de caractériser chacun des quatre objets pulsionnels par son mode de coinçage, par le type de triangulation qui en cerne le lieu dans l'écriture du nœud borroméen.

Ainsi, dans deux de ces configurations [RSI-L et RSI-D], le rond du Symbolique surmonte celui de l'Imaginaire. Nous formons l'hypothèse que ces deux configurations rendent compte du coinçage des deux objets « freudiens », l'objet oral et l'objet anal, subordonnés de façon prévalente à la demande du sujet. De la même façon, les deux objets « lacaniens », regard et voix, subordonnés au désir du sujet, relèveraient des configurations où c'est le rond de l'Imaginaire qui vient surmonter celui du Symbolique [RIS-L et RIS-D].

Notre hypothèse consisterait donc à former la correspondance suivante : RSI-L : objet anal ; RSI-D : objet oral ; RIS-L : voix ; RIS-D : regard.

Il est intéressant d'observer que parmi ces deux dernières configurations, le nœud

RIS-D a été proposé dès 1989 par C. Melman pour rendre compte de la phobie⁸. Notre proposition d'associer l'objet regard à cette configuration nous semble cliniquement congruente avec le fait que toute phobie comporte pour le sujet une disposition spécifique de l'espace qui en fait un espace troué, où ce à quoi l'objet phobique vient faire « bouchon » est avant tout un regard. On peut noter qu'un simple retournement de plan (ou « en crêpe » : on passe de l'autre côté du nœud par un changement de point de vue) opéré sur cette configuration nous conduit à un nœud RSI-D qui, dans notre hypothèse, conduirait à une prévalence de l'objet oral. Ce fait nous semble propre à rendre compte de la figure de la bouche menaçante qui peut également venir habiter l'espace du phobique.

Conclusion provisoire

La démarche de Lacan, qui consiste à passer d'une description de l'objet *a* en termes de découpe d'une surface à une description en termes de coinçage dans un nœud, nous semble un progrès qu'il s'agit de prendre au sérieux. Pour cela, il nous revient de continuer d'explorer les conséquences cliniques issues de la combinatoire que nous propose le nœud. Le groupe de Klein des quatre mises à plat nous paraît relever de cette exploration.

8. Charles Melman, « Le nœud phobique », dans *La phobie*, Bibliothèque du trimestre psychanalytique, Paris, Publications de l'Association freudienne, 1989.

Cette démarche ouvre sur une question plus générale : notre espace familier, prétendument euclidien à trois dimensions, est conçu depuis la Renaissance comme un contenant stable au sein duquel nous nous repérons en tant que corps matériels, au sein duquel nous repérons les objets de notre intérêt. Cet espace est profondément subverti par la psychanalyse, en ceci qu'il est, depuis Freud puis avec Lacan, organisé autour d'une béance directement liée à

notre immersion dans le langage et qui pilote notre désir. Or cette béance peut être diverse, selon l'objet pulsionnel mis en jeu, selon le bord érogène impliqué. N'y a-t-il pas dès lors à interroger la structure spécifique de l'espace associé à chacun des quatre objets dégagés par Lacan ? Les quatre types de triangulation rendus possibles par le nœud borroméen nous paraissent constituer un outil propice pour aborder cette question.